

Perdu de vue

Jean-Marc Sétier

« Je voulais stabiliser l'aspect familial »

Je suis kiné libéral à La Séguinière, près de Cholet. Je suis diplômé depuis 2005. En juin, ça fera dix ans que je suis en cabinet. J'ai repris les études depuis deux ans pour avoir un diplôme d'acupuncture en plus.

Deux kinés, que j'ai croisés durant ma carrière de sportif, m'ont donné envie de faire ce métier. Le projet a mûri quand je jouais encore. J'ai passé mon brevet d'État d'entraîneur à 28 ans, mais rapidement, je me suis rendu compte que je ne voulais pas coacher au niveau professionnel, parce que je ne voulais plus de cette précarité pour ma famille. Puis j'ai pris ma retraite sportive pour reprendre les études. J'ai préféré sacrifier quelques années de joueur pour un projet professionnel de trente-cinq ans derrière.

J'ai arrêté ma carrière à Angers, et ma femme travaillait là-bas. On ne pouvait pas se permettre de perdre deux boulots en même temps. Mon école de kiné était à Nantes. Donc on est revenu sur Cholet, où on avait des connaissances, et où on connaissait le groupe scolaire, pour mes filles. Je voulais stabiliser l'aspect familial. Ma femme a continué à travailler sur Angers avant d'être « rapatriée » sur Cholet.

La transition s'est faite tranquillement, parce que j'étais motivé. Mais c'était compliqué dans le sens où j'avais beaucoup de bâtons dans les roues. Par exemple, mon école ne croyait pas trop en mon projet de reconversion. J'y ai été froidement accueilli, ils avaient déjà eu une mauvaise expérience avec un sportif. Ça m'a demandé plus de travail que les autres étudiants, puisque ça faisait douze ans que je n'avais pas ouvert de bouquins. Au final, je sors major de ma promo, avec les félicitations du directeur qui, à la base, ne voulait pas de moi. En plus de l'école, j'ai appris à bosser sur Cholet avec un des kinés qui m'avait donné envie de pratiquer ce métier. Dans le monde du basket amateur dans le coin, le bouche à oreille marche pas mal. Petit à petit, la patientèle se remplit de jeunes, de sportifs, mais pas forcément des pros. La problématique est la même pour les amateurs ou les pros, c'est juste l'athlète qui est

différent. Même si un sportif amateur a parfois plus de mal à gérer une blessure qu'un sportif pro qui est habitué à ça. Il sera plus impatient, par exemple. J'ai complètement arrêté de jouer il y a trois ans, mon corps a dit stop. Mes genoux et mes chevilles commençaient à grincer sérieusement. Je m'entretiens, avec de la course ou du VTT. Je préfère lever le pied et pouvoir faire un peu de sport avec mes petits-enfants dans quelques années, plutôt que de faire encore trois, quatre ans de basket et me retrouver avec un genou flingué. Avec le temps, on prend moins de plaisir, et on court après un niveau qu'on ne retrouvera jamais. Je croise quelques basketteurs, comme Bruno Coqueran ou Ron Anderson. J'ai aussi un très bon ami sur Limoges, qui était espoir avec moi et avec qui je n'ai pas coupé les ponts. Mais je ne suis pas tellement resté en contact avec les anciens pros. C'est assez chaotique pour garder des relations : je fais du 60 heures par semaine, 80 quand j'ai une formation le week-end. C'est difficile pour moi d'aller voir les matches de Cholet, je rentre parfois à 20h30 du travail. Mais ça m'arrive de regarder des matches. J'ai été très agréablement surpris du niveau des dernières finales de Pro A, et notamment Limoges. Ça faisait quelques années que je suivais moins, parce que le niveau avait chuté et la Pro A était devenue une pseudo-NBA avec peu de jeu collectif. Mais depuis un an ou deux, c'est à nouveau très intéressant. ●

Joueur professionnel de 1989 à 2002, à Limoges, Nancy, Levallois, PSG Racing, Cholet, Besançon et Angers.



Pascal Hebert Sports